

DE L'OBSERVATION INTERNE COMME MÉTHODE MÉTAPHYSIQUE ET COMME MÉTHODE PSYCHOLOGIQUE

Le but de cette étude est de donner une idée précise de ce que la science de la vie mentale ainsi que ses applications pratiques doivent à l'observation interne.

Est-il nécessaire de définir l'observation interne? Disons dès l'abord que c'est à l'observation interne et à elle seule que chacun de nous est redevable de pouvoir exprimer ce qu'il pense, ce qu'il sent et tracer une ligne de conduite à sa volonté. En effet, lorsque nous faisons effort pour communiquer à un autre ce que nous avons à lui dire, nous tâchons, en nous observant nous-mêmes et en puisant dans nos souvenirs, d'accorder nos paroles avec notre idée, de nous faire entendre avec les plus de netteté possible. Bien plus, chez tous les gens cultivés, c'est là un art, et mieux nous l'exerçons, mieux nous savons décider nos semblables et les gagner à notre conviction. Or, à quoi devons-nous de trouver les expressions qui traduisent nos pensées dans leurs nuances les plus subtiles, sinon à une introspection extrêmement affinée? Le point sur lequel porte, en ce cas, l'observation interne, c'est la concordance de l'idée avec les images qui lui donnent corps et avec les expressions les mieux appropriées pour suggérer à autrui ce que nous éprouvons en notre conscience: effort de précision, qui s'exerce depuis le jour où nous éprouvons le besoin de nous faire comprendre et qui s'accroît ensuite, prenant chaque jour plus nettement conscience de lui-même, se réfléchissant, se connaissant, s'analysant et cherchant à perfectionner ses moyens.

Ce travail considérable, l'un des plus étonnants de la vie humaine, l'un de ceux qui caractérisent le règne humain et distinguent l'intelligence de l'homme de la sensibilité animale, ce travail n'est possible que par l'observation interne, par cette propriété essentielle de notre conscience d'avoir la faculté de s'observer elle-même.

Chez les plus éloquents des hommes comme chez les plus habiles des diplomates, l'usage de l'observation de soi, l'art de ne dire que ce que l'on veut et de le dire parfois avec force, souvent avec nuancés et sous-entendus, a été élevé à un degré éminent, afin que celui qui parle réussisse à susciter la con-

viction ainsi qu'à émouvoir le sentiment esthétique de ceux qui l'écoutent.

S'agit-il, non plus de la parole, mais de l'action: sur quoi repose l'esprit de suite et la réalisation d'une intention, sinon sur une observation constante de soi, tendue vers son but, capable d'équilibrer toutes nos facultés, d'éliminer les tendances qui menacent de contrarier l'action et de faire dévier le vouloir? Observation interne que tout cela. La discipline de soi-même, principe premier de toute éducation, comment serait-elle possible sans l'observation de soi-même? Et croit-on sérieusement pouvoir la remplacer par des systèmes qui cultiveraient la sensibilité seule, l'observation extérieure et, sous prétexte de liberté, livreraient l'enfant à tous les hasards de l'instinct?

L'observation interne est fondée et dans la nature humaine et dans les nécessités de la vie. Personne ne pourrait s'en passer. Cela posé, qui oserait prétendre qu'un genre d'observation aussi indispensable à toute vie spirituelle ne fût pas capable de perfectionnement et ne pût devenir une méthode d'auto-analyse pour la conscience, plus pénétrante et plus proche du réel que n'importe quelle autre?

Il n'eût pas été nécessaire de rappeler ces vérités, qu'un peu de réflexion suffit à mettre en lumière, si de nos jours on ne voyait des psychologues, pris dans leur propre dogmatisme et frappés d'un aveuglement singulier, tenter de tarir la source la plus riche de notre connaissance de l'esprit et, faisant de la surenchère, après la «psychologie sans âme», dont la faillite fut retentissante, nous parler d'une «psychologie sans conscience». On dit parfois que le sens du ridicule se perd et que même, dans certains pays, il existe à peine. L'observateur serait tenté de le croire, en face de thèses aussi insolites.

Mais les faits répugnent à ce genre de violence; concrets ils sont, concrets ils restent; ils ne se laissent pas frustrer de leurs propriétés. Aussi, en dépit des programmes et des réclames, nous sommes en droit de l'affirmer, les psychologues qui voudraient se passer de l'observation intérieure ont donné des résultats ridiculement pauvres. La psychologie expérimentale elle-même, à ses débuts, s'était engagée dans cette voie avec Wundt; elle n'a pas tardé à se reprendre; Binet et l'Ecole de Paris, l'Ecole de Würzburg, Külpe et ses disciples, enfin Ribot lui-même, qui avait trop de bon sens pour ne pas s'apercevoir de l'erreur, ont changé l'orientation des recherches de laboratoire et, pourrait-on dire, leur ont rendu une âme. D'autre part, faut-il rappeler ici la rénovation de la psychologie d'introspection par les travaux de Bergson et l'immense influence qu'ils exercent? Les poncifs positivistes et matérialistes ont vécu et avec eux, la «psychologie sans conscience» aussi bien que la «psychologie sans âme.»

Il nous paraît intéressant aujourd'hui, tout en envisageant les arguments de la critique, de préciser l'emploi de la méthode d'observation interne. Or, nous nous apercevrons avec une certaine stupéfaction que l'on a beaucoup discuté *autour* de l'observation interne et que rares sont les penseurs qui ont pris la peine de l'examiner *en elle-même* et d'en peser la valeur.

I

Que demande-t-on à l'observation interne? Des choses bien différentes, selon le point de vue auquel on se place. L'homme pratique a recours à elle pour se rendre compte de lui-même, pour mettre de l'unité dans ses sentiments et ses idées, les discuter en son for intérieur, s'en servir utilement et se tracer une ligne de conduite: applications dont nous ne parlerons plus.

Le théoricien interroge la conscience humaine pour y trouver ce qu'on appelle des données, des faits, et les fixer dans ses analyses. Or, ce théoricien peut avoir en vue des choses très différentes: soit des résultats *métaphysiques* ou bien *moraux*, soit des résultats proprement *psychologiques*. Nous examinerons ces divers emplois de l'introspection.

Il faut tout d'abord distinguer avec soin l'emploi métaphysique de l'observation interne de son emploi psychologique. Nous nous arrêterons quelque peu à ce problème, qui nous semble le plus souvent avoir été laissé dans l'ombre.

Nous n'avons pas d'autre procédé que l'observation interne pour nous rendre compte de l'unité intérieure de l'esprit, de la signification de la personnalité, et pour découvrir les idées morales qui ont prise sur nous et soutiennent notre volonté.

Considérons d'abord l'unité de l'esprit. Autre chose est l'unité numérique, produit d'abstraction, autre chose l'unité vivante, concrète, réelle, l'unité intérieure qui se reconnaît par une compénétration et une harmonisation d'impressions sensibles et de tendances en grand nombre. Démonstration faite et refaite cent fois, la notion d'unité intérieure ne peut venir des sensations, qui nous donnent une multiplicité qualitative; elle est un produit de l'activité spirituelle, de l'acte de l'esprit, et se reconnaît dans la réflexion. Bien plus, si la réflexion se porte sur les choses extérieures et y découvre de l'unité, ce ne peut être que par la prise en conscience de ce qu'elle est en puissance, car elle seule est réellement unité; or, appréhender l'unité spirituelle qui soutient les phénomènes et constitue les réalités existantes, l'observation interne seule nous le permet, car les faits sur lesquels elle porte sont les seuls que nous puissions observer par l'intérieur, les seuls qui nous suggèrent la pensée de l'unité. Nous ne pourrions même concevoir l'unité que nous conférons à un système de phénomènes ou de mouvements extérieurs si nous n'avions conçu au préalable l'unité logique immanente à un ensemble d'idées; c'est l'unité de l'esprit qui met de l'ordre dans les représentations mentales, et si celles-ci sont, par rapport au monde extérieur, multiples et diverses comme les impressions qui les provoquent à se former, l'accord et l'harmonie qui les fusionnent en une personnalité unifiée sont dûs uniquement au travail de l'acte spirituel qui les intègre au système logique de la conscience réfléchie. Réciproquement, les impressions sensibles sont nécessaires à l'acte de l'esprit,

dont la nature humaine n'a pas de connaissance pure; c'est en s'exerçant sur cette matière sensible qu'il prend conscience de soi; c'est à travers un composé en quelque sorte mixte que nous arrivons à retrouver, grâce à la réflexion, l'unité, l'organisation, les rapports logiques que nous reconnaissons dans les choses aussi bien qu'en nous; en ce sens, l'observation interne conduit à la connaissance de principes supérieurs et par elle seule il nous devient possible d'avoir une idée de l'unité et de la personnalité qui en est l'expression mentale.

Or, l'emploi que nous venons de définir de l'observation interne est un emploi *métaphysique*. Quand on parle des illusions de l'observation interne, il paraît évident que ces illusions n'existent pas à ce point de vue et que la connaissance de soi-même et l'analyse intérieure de la conscience sont plus sûres que n'importe quelle autre démarche de l'esprit, pour qui se place sur le terrain de la métaphysique. C'est pourquoi l'on a pu dire avec quelque raison que la métaphysique était la plus certaine des sciences; et elle l'est en effet, tant qu'elle s'attache à la vérité et ne se subordonne pas à des buts inférieurs.

L'emploi métaphysique de l'observation interne est donc légitime.

Nous parlions, en divisant notre sujet, des résultats métaphysiques *et moraux* de l'observation interne. Passons à l'observation interne comme méthode morale. L'essentiel de l'idée morale, c'est son action sur les consciences. En dehors de cette action, elle est sans vie. Pour qu'une idée morale s'affirme, il lui faut un porteur: l'individu lui est indispensable. Personne ne nie l'influence des faits biologiques ni celle de la société sur les variations des tendances morales; mais la remarquable diversité de celles-ci exige précisément une synthèse psychologique, qui ne peut se faire que dans la conscience individuelle; elle exige ensuite une unité métaphysique, supérieure aux variations de la moralité, unité par laquelle l'idéal spirituel pénètre la vie morale et l'élève au-dessus des contingences. L'on peut reconnaître une telle unité sans nier cependant les tendances qui résultent de notre nature sensible et des influences sociales que nous subissons. Mais il en est de ces tendances comme de la multiplicité qualitative dans nos représentations mentales. Elle constitue la matière à laquelle l'acte spirituel impose la forme et l'organisation. Et comme nous apercevons sous forme représentative le résultat de ce travail intérieur, nous nous imaginons, si nous n'y prenons garde, que ce sont les éléments sensibles qui se combinent suivant des lois, et sans notre collaboration. Mais une analyse plus exacte sait découvrir la part de l'activité mentale dans les transformations des tendances morales. La conscience ne se réduit pas à n'être qu'un miroir; elle ne cesse pas d'agir suivant ses propres lois et la morale, finalement, est comme suspendue à la métaphysique.

En quelques propositions claires, le R. P. Sertillanges a condensé ces principes rationnels, dûs à la philosophie de S.^t Thomas d'Aquin, principes qui sont à la base de toute métaphysique et constituent, oserons-nous dire,

le fondement éternel de notre savoir: «Nous connaissons en vertu d'une participation à la *forme* des choses, c'est-à-dire à leur réalité immanente. Et dans cette forme des choses, il faut comprendre leur ordre, qui est aussi une certaine forme (*forma ordinis*). Or, l'assimilation ainsi opérée par l'intelligence n'est pas purement passive. En jugeant et en combinant nos jugements, nous devenons créateurs d'idéalité, donc aussi de réalité, pourvu que l'idéalité ainsi formée arrive à rejoindre sa matière. Or, cette matière nous est conjointe. Mêlés à l'univers par les activités de notre corps, nous pouvons agir sur l'univers selon cette forme intérieure que nous avons conçue, et dans une mesure restreinte sans nul doute, modeler la terre à notre image. *A fortiori*, mêlés à nous-mêmes de par notre unité substantielle, nous pouvons faire agir au-dedans la forme de raison que contient notre jugement pratique et modeler le nous-même inférieur sur l'autre.» (1)

Cela demande l'observation de nos tendances, la connaissance de l'idéal moral, du but à atteindre, ainsi qu'un travail intime d'élucidation, de perfectionnement. Nos tendances ne peuvent être saisies que par l'analyse de nous-mêmes; dirigées vers l'action, elles se concrètent pour la conscience en un ensemble d'idées morales qu'il importe d'éprouver en prenant pour pierre de touche l'idéal moral: ce dernier ne relève ni de notre nature sensible, ni des directions que nous donne la société, mais de la vie spirituelle, de l'unité supérieure de l'esprit.

L'unité spirituelle s'exprime, pour notre savoir, dans la connaissance de l'ordre, connaissance rationnelle qui consiste, au point de vue moral, à prendre conscience de nos tendances, à éviter que l'une d'elles ne devienne absorbante et à les soumettre toutes à une fin supérieure, tout en accordant à chacune ce qui est légitime. (2) Cette fin supérieure est à la fois «le vrai suprême et le bien suprême, lesquels se confondent avec Dieu». Pour la comprendre, il faut «que l'homme reconnaisse, de façon plus ou moins explicite, que l'ordre du monde, auquel il s'adapte, est placé sous la dépendance de Dieu, qu'il est l'expression multiple au dehors de ce que Dieu est dans une parfaite unité au dedans, ordre général des choses que contemple la sagesse divine et dont la volonté divine veut nécessairement le maintien.» (3)

Il semble donc hors de doute que, pour les idées métaphysiques et morales, l'observation interne et l'analyse des faits de conscience par la réflexion s'affirment comme méthode indispensable et d'indiscutable sûreté.

Nous passerons maintenant à la seconde des questions théoriques: la valeur de l'observation interne au point de vue psychologique proprement dit.

(1) A. D. SERTILLANGES, *La philosophie morale de St. Thomas d'Aquin*, p. 2, Paris, F. Alcan.

(2) L. ROURE, *Anarchie morale et crise sociale*, Chap. V, «La Morale de l'ordre», Paris, Beauchesne.

(3) L. ROURE, *ibid.*, p. 174-175.

II

En tant que méthode d'investigation psychologique, dirigée vers la notation et l'explication de la vie mentale, l'observation interne s'est développée surtout à l'époque contemporaine, concurremment avec d'autres méthodes plus objectives sur lesquelles, au surplus, elle ne cherche pas à empiéter. Quand on prend la peine de se remémorer ses étapes et ses progrès, l'on est étonné du travail réalisé par la méthode d'introspection. On vante souvent les méthodes expérimentales, et c'est justice. Mais leur acquit, avouons-le, est moindre jusqu'à présent que celui de l'observation interne. L'auteur de ces lignes n'hésite pas devant cette affirmation. Adeptes de la méthode expérimentale, il serait naturellement porté à insister sur l'importance des procédés de laboratoire. S'il fait droit à l'observation interne, c'est donc dans un esprit tout-à-fait impartial. Etudions de près la question.

L'on peut faire remonter à Maine de Biran l'emploi systématique et bien ordonné de l'observation interne. ⁽¹⁾ Il l'utilisa en même temps que d'autres méthodes. Mais l'emploi de l'observation interne comme véritable *méthode* est bien à lui. Dans son idée, l'observation du psychologue doit porter sur les faits de conscience tels qu'ils nous sont donnés. Or, ces faits sont mixtes: des éléments physiologiques et psychologiques s'y fusionnent. Il faut les soumettre à l'analyse, déterminer leurs composantes, décomposer chaque espèce de sensation au double point de vue de l'*affectibilité passive* et de la *motilité volontaire*, établir ce qui constitue la *matière* et la *forme* des sensations, diviser le travail en attribuant à l'observation *extérieure* les objets sur lesquels s'exercent nos facultés, à l'observation *physiologique* les conductions organiques, au *sentiment intérieur immédiat* les affections passives, enfin à la *réflexion* les formes constitutives de la pensée.

La contre-partie de l'analyse, le procédé synthétique reprendra ce que l'analyse aura dégagé comme se rapportant à l'activité du sujet, à la personnalité, aux rapports de celle-ci avec les idées universelles impliquées dans tout acte de pensée.

Le but de l'observation interne et de l'analyse appliquée aux ensembles concrets que sont nos représentations, c'est, en fin de compte, la recherche de l'acte de l'esprit, de la part du spirituel dans la constitution de la vie consciente. L'observation interne se complète par la méthode réflexive, qui vise à déterminer le rôle de l'activité spirituelle dans le cours de nos représentations. Nous ne pouvons nous arrêter à la description, il importe d'expliquer. Maine de Biran a posé le problème dans toute son ampleur.

Par contre, l'usage que les phénoménistes, représentés surtout par l'Ecole

(1) Voir G. DWELSHAUVERS dans *Arxius de l'Institut de Ciències*, any VI, ainsi que notre *Psychologie française contemporaine*, Paris, F. Alcan.

associationniste anglaise, firent de l'observation interne, usage très légitime du reste, se fixa essentiellement sur l'analyse de la conscience; mais, tandis que chez Biran, l'analyse de la vie intérieure impliquait pour ainsi dire la synthèse et aboutissait à la connaissance de l'activité de l'esprit, les psychologues anglais, de Hume à J. Stuart Mill et à Bain, s'attachèrent à décomposer les faits de conscience, à découvrir leurs éléments, à démonter le complexe conscient: travail utile, qui montre de quel instrument de précision nous sommes armés, si nous savons nous servir de la méthode d'observation interne. Ce qui leur fait défaut, c'est la notion de fonction mentale, le dynamisme spirituel, ainsi que la conception de l'unité rationnelle de la pensée. Aussi, s'en tenant à l'analyse, ils substituent à l'activité synthétique de l'esprit la notion de loi mécanique et calquent la liaison de nos idées sur le type de l'attraction des masses matérielles. Leur observation interne est moins complète que celle de Maine de Biran. Les lois qu'ils en induisent sont insuffisantes. Mais même ceux d'entre eux qui cherchent à expliquer notre idéation par des associations cérébrales et des échanges entre groupes de cellules nerveuses, persistent à se servir de l'observation interne comme méthode d'analyse des faits conscients.

Quand, à ses débuts, la psychologie de laboratoire chercha des procédés expérimentaux et des formules mathématiques pour nos sensations, elle ne put s'empêcher de recourir à l'observation interne; bien plus, elle ne parvint à établir ses mesures qu'en affinant l'observation interne. En effet, lorsque Fechner et ses disciples entreprirent de définir une relation mathématique entre l'intensité des sensations et celle des excitations correspondantes, quelle fut la mesure psychologique à laquelle ils eurent recours? Notre appréciation introspective du *seuil*, c'est-à-dire de la différence juste perceptible entre deux intensités sensibles. Sans le fait d'observation interne qu'est le seuil, sans l'introspection qui est appelée à faire effort et à se concentrer pour le trouver, pas de psycho-physique possible. N'en est-il pas de même de la mesure des durées psychiques? Et que vaudraient des expériences livrées au hasard, sans que le sujet s'y appliquât? Or, qu'est-ce que s'appliquer à enregistrer une sensation, sinon prêter attention à l'image sensible que l'excitation éveille en notre conscience? A plus forte raison l'observation interne prend-elle plus d'importance encore dès que nous compliquons les expériences sur les réactions et que nous mesurons les temps de discernement, de choix ou d'association. Les recherches expérimentales sur des fonctions plus élevées, plus actives encore, la mémoire, l'imagination, l'attention, le raisonnement, exigent davantage la collaboration de l'introspection et même de l'introspection systématique et approfondie. Et en effet, l'observation interne provoquée et systématique: voilà ce que mit en œuvre l'École de Paris avec Binet, l'École de Würzburg, avec Külpe, Ach, Messer, et nombre de psychologues qui adoptèrent leurs procédés. Ils savaient que ni les appareils, ni l'observation objective, ne remplaceraient jamais ce qu'un sujet exercé est capable

d'observer en lui-même; qu'il ne sert pas à grand chose de prendre des relevés de réactions ou de mouvements chez des sujets qui se rendent mal compte de ce qu'on demande d'eux, et que, l'observation psychologique étant délicate et difficile, on n'obtient des résultats scientifiques valables qu'avec des sujets exercés; enfin, que l'on peut avec confiance interroger ceux-ci sur ce qu'ils observent en eux-mêmes. Külpe aussi bien que Binet recourait à l'observation interne provoquée; par là, ils éclairaient l'expérimentation, condamnée à regarder du dehors et par conséquent à ne point voir ce qui se passe dans la conscience. Sans vouloir réclamer de priorité, il me semble juste de rappeler qu'avant eux déjà, j'avais tenté quelque chose d'analogue dans mes expériences sur la mécanique de l'attention, faites au laboratoire de Wundt, en priant mes sujets d'inscrire quelques notations simples et précises demandées à leur introspection ⁽¹⁾.

A l'observation intérieure provoquée se rattachent aussi les questionnaires et les enquêtes auxquels l'Ecole de Paris et spécialement Binet eurent recours fréquemment. Le questionnaire nous force à examiner par l'introspection certains aspects de nos représentations que, dans la vie quotidienne, nous avons coutume de négliger. Il se produit dans notre vie mentale un travail subconscient considérable; il suffit, pratiquement, de le laisser se faire et d'enregistrer ses résultats. Mais il est possible aussi d'en éclairer certains aspects par la réflexion intérieure. C'est ainsi que nous pouvons pousser l'observation de nous-mêmes jusqu'à l'analyse de particularités souvent inaperçues dans le cours normal de nos représentations. Je demande par exemple à quelqu'un s'il peut se représenter une personne absente et qu'il connaît bien; si cette image est terne ou colorée, stable ou instable; si son imagination la lui représente en repos ou en mouvement; s'il peut évoquer sa voix et dans quelles conditions: je provoque par là l'introspection à fixer ce travail intime qui passe inaperçu, en règle générale, et qui, sans avoir d'intérêt direct en dehors des recherches psychologiques, n'en présente pas moins pour celles-ci un intérêt primordial.

Le questionnaire et l'enquête psychologique ont donc développé l'observation interne, qui est leur principale source d'information, et l'ont singulièrement étendue. Ces procédés, discutables en certains cas, sont souvent très rigoureux. Ainsi l'enquête individuelle, celle à laquelle Binet soumettait des écrivains en les interrogeant méthodiquement, a donné d'excellents résultats: on en trouve des modèles dans la collection de l'*Année Psychologique*. L'enquête collective est plus discutable: si l'on propose un questionnaire à un

(1) Voir *Philosophische Studien*, VI^e Vol., et ma thèse de Bruxelles sur *l'aperception et l'attention*. Je profite de l'occasion pour rappeler (chose qu'on semble parfois oublier), que c'est à la suite de mes expériences d'alors que les laboratoires de psychologie ont tous adopté l'intervalle de 2 Secondes entre le moment de fixation de l'attention et le moment de la réaction. On se renseignera à ce sujet dans WUNDT, *Physiol. Psychologie* et W. WIRTH, *Die experimentelle Analyse der Bewusstseinsphänomene*, p. 425.

groupe de personnes, il est indispensable qu'on connaisse son public; il faut pouvoir discuter avec les sujets les réponses qu'ils donnent, savoir pourquoi certaines questions paraissent plus difficiles que d'autres et restent sans réponse, comprendre exactement enfin la valeur des dépositions des sujets. L'enquête générale, la distribution d'un questionnaire dans des milieux divers et non connus de l'expérimentateur est à déconseiller nettement; une statistique établie dans de telles conditions est toujours inexacte. C'est le questionnaire encore qui aide à élucider la question du témoignage; il a fourni de ce côté d'utiles indications à la psychologie appliquée.

Les chercheurs qui étudient les biographies, la correspondance, les mémoires, pour surprendre chez un auteur un ensemble de notations psychologiques, recourent eux aussi à l'introspection, ou mieux, ils recueillent les observations personnelles dues à l'introspection des auteurs qu'ils étudient. On sait que certains auteurs, tels que Maine de Biran, Alfred de Vigny, Jouffroy, Stuart Mill, ou encore un Amiel ou un Nietzsche et, dans un autre ordre d'idées, des romanciers, des peintres, des musiciens ont noté les démarches d'une réflexion qui se portait volontiers sur leurs états de conscience; leur observation interne livre de nombreux documents à l'analyste.

C'est à la fois sur l'interrogatoire direct, sur l'appel à l'observation interne chez les sujets normaux et sur les dispositions des malades interrogés par le médecin, dépositions dues à une observation intérieure, souvent affinée et douloureuse à la fois chez ceux qui se débattent contre des troubles mentaux, que Freud et son école ont fondé leur examen de l'activité inconsciente et leur psycho-analyse.

Ici apparaît un nouvel aspect de la méthode introspective. La psycho-analyse recourt en effet à l'observation interne, mais c'est pour la dépasser. Nombre de sentiments et de tendances s'élaborent inconsciemment; elle cherche à les découvrir en s'éclairant de ce qui affleure à la conscience en témoignage de ce travail occulte.

L'investigation de l'activité mentale inconsciente, de ces fonctions et de cette élaboration qui échappent à l'observation interne tout en se répercutant en celle-ci, a eu pour effet d'étendre encore l'emploi de la méthode que nous étudions. Nous venons, avec la psycho-analyse, d'en rencontrer un exemple.

Nous en ajouterons trois autres, indépendants de la psycho-analyse et antérieurs à elle. La premier est dû à W. James. On sait que, dépassant l'analyse des associationnistes, James ne se contente plus, comme eux, de s'attacher aux états intellectualisés de notre vie mentale ni de les décomposer en éléments, mais que, considérant l'activité mentale sous son aspect dynamique, comme une activité en mouvement, comme un ensemble vivant de tendances à la fois biologiques et psychologiques, il met en lumière les états transitoires entre les représentations, les remous de ce courant intérieur qui porte nos idées et qui ne se laisse pas découper logiquement comme elles. En d'autres

termes, sous les idées définies qui occupent la conscience, il y a toute une vie mentale dont nous ne saisissons ordinairement que des fragments, faute d'y faire attention. Quand nous exprimons une pensée, en outre des représentations et des mots il y a un mouvement intérieur aux nuances multiples, dont la mélodie de la parole est une des expressions sensibles et les sentiments logiques, le retentissement conscient. L'observation interne s'enrichira en se dirigeant vers ces états transitoires.

N'est-ce pas ce que cherche à réaliser Bergson? Et ici, nous passons à notre deuxième exemple. Il est entendu qu'en parlant de Bergson, nous laissons de côté tout ce qu'il y a de caduc dans sa philosophie, sa métaphysique de l'intuition, son qualitatifisme absolu, sa conception de l'élan vital, pour nous attacher uniquement aux richesses d'observation et au sens du concret que nous offrent les livres de cet admirable analyste. Il est incontestable que Bergson a montré par ses travaux la fécondité inépuisable de la méthode d'observation interne et qu'il a su étendre l'action de celle-ci, dans une direction analogue à celle qu'indiquait W. James. Prenez, à travers son œuvre, les pages qu'il consacre à l'effort, à la valeur de la sensation, au rêve, aux rapports de l'automatisme et de la vie psychique originale, au caractère, à l'acte volontaire, à la mémoire: partout vous admirez la nouveauté et la variété des aperçus, la finesse du rendu; et au milieu des méthodes diverses auxquelles a recours l'auteur, méthode pathologique, méthode expérimentale, examen des conditions cérébrales de nos fonctions psychologiques, la méthode d'observation interne apparaît comme une source intarissable qui jaillit de notre tréfonds, moins superficielle et plus abondante que les autres.

En troisième lieu, tous ceux qui s'intéressent à la psychologie connaissent la belle étude de H. Poincaré sur l'invention scientifique et le rôle qu'il reconnaît au travail inconscient. On a rapproché cette analyse des déclarations de nombreux artistes, musiciens, peintres, poètes, sur l'activité dynamique de l'inspiration, qui soudain fournit à la conscience les solutions que celle-ci avait longtemps cherchées vainement. C'est encore la réflexion sur ses états psychiques que Poincaré interroge quand il suppose que celles des combinaisons tramées dans l'inconscient et qui touchent la conscience sont celles qui répondent à un sentiment de beauté qui se trouve être à la fois un sentiment de vérité.

Dans le même ordre d'idées la réflexion portée sur une observation interne très exacte, très poussée, a permis à Joaquim Ruyra, dans une étude du plus vif intérêt pour le psychologue et pour l'artiste, d'établir avec force les différences entre le sentiment de beauté que lui a donné une certaine hallucination qu'il décrit et le choc, la flamme, l'enthousiasme de l'inspiration réelle, suivie d'une perception nettement spirituelle d'harmonie. ⁽¹⁾

(1) *L'educació de la Inventiva* par J. RUYRA, dans *Miscel·lània Prat de la Riba*, Institut d'Estudis Catalans, Barcelona, 1923.

Enfin, l'expérience religieuse des mystiques, qui nous semble être en même temps l'expérience psychologique la plus intégrale, nous montre tout ce que peut mettre en lumière la réflexion de l'esprit sur lui-même; et ici encore, l'observation interne fournit des données sur la structure logique de la pensée et des données sur la réceptivité inconsciente.

III

La méthode d'observation interne n'a pas la prétention d'exclure les autres méthodes. Tout exclusivisme est absurde. C'est par la collaboration des méthodes les plus diverses que la psychologie débrouillera le tout complexe que présente la vie mentale. Tel est bien le sentiment de l'immense majorité des psychologues. Nous savons du reste que, si la méthode d'observation interne rend d'éminents services, il y a des fonctionnements psychologiques qu'elle ne saurait atteindre. Il est indispensable de la compléter par un ensemble de méthodes proprement expérimentales.

Malheureusement, les partisans de ce qu'on est convenu d'appeler la *psychologie objective* sont loin de reconnaître à l'introspection la valeur qu'elle a réellement. Rien n'est instructif à ce sujet comme de lire le livre, déjà ancien, de Bechterew et le traité, plus récent, de Watson.

Or ces auteurs, en dépit de la méfiance qu'ils affichent vis à-vis de l'observation interne, recourent à elle dès qu'ils ont à résoudre un problème essentiellement psychologique, mais ils tâchent de déguiser leur défaite. Et chaque fois qu'ils prétendent se passer de l'introspection, leurs résultats sont d'une indigence attristante.

Aussi n'est-ce point le moment, à notre avis, de donner des synthèses de psychologie objective et de prétendre remplacer par là toutes les conceptions antérieures de la vie mentale.

Est-ce à dire que la méthode objective ne soit pas féconde en psychologie? Loin de nous cette pensée. Bien au contraire! La presque totalité des recherches de notre Laboratoire de psychologie de la Mancomunitat de Catalogne sont des recherches objectives, et c'est sur la psychologie objective que nous portons actuellement notre effort, nous ralliant volontiers aux conditions que notre vénérable ami Ramon Turró, le chef de l'École de biologie de Barcelone, exige de l'expérimentation psychologique. Mais il ne s'agit pas de systématiser, à la manière des «behavioristes», entreprise trop dogmatique, ni de croire à la possibilité d'une psychologie purement objective, qui se trouverait prise dans le dilemme ou bien de laisser à l'abandon la source la plus précieuse de données psychologiques, la conscience, ou bien d'y puiser, mais en se cachant comme un voleur. Non! ce n'est pas là notre tâche. Il importe aujourd'hui de préciser les procédés objectifs de recherche et de les appliquer à ce groupe considérable de faits que l'on résume sous le nom commode mais un peu

vague, avouons le, d'inconscient. ⁽¹⁾ Les manifestations de la vie mentale qui échappent à la conscience, tout en ayant sur la conscience une influence évidente: voilà ce qu'il faut étudier objectivement. C'est ce que nous tentons à notre Laboratoire de Barcelone, et nous avons essayé d'appliquer des méthodes de mesure qui ont fait par ailleurs leurs preuves, à des problèmes nouveaux, tels que le *désaccord entre les centres volontaires et les centres automatiques* dans l'exécution de mouvements successifs rapides, la numération non consciente de *rythmes*, l'architecture de la *mémoire*, le *réflexe graphique et l'inscription inconsciente de l'image mentale*. ⁽²⁾ Ce sont là des questions précises, dans lesquelles la psychologie objective est de mise. Elle l'est encore dans les questions de sensibilité non consciente, ainsi que nous l'apprenons par les travaux de premier ordre sur la faim, sur la sensibilité du système digestif et sur les origines biologiques de nos associations d'idées et de nos connaissances, que nous devons à l'illustre Ramon Turró. ⁽³⁾ L'erreur n'est pas d'employer des méthodes objectives, strictement expérimentales; elle est d'ériger en système et en dogme un certain nombre d'hypothèses plus ou moins admissibles, comme le font les auteurs dont nous avons parlé plus haut.

Nous soumettons à la critique quelques-uns de ces dogmes objectivistes. Et d'abord le «comportement», importation américaine, assez peu heureuse et mal adaptée à l'esprit latin, comme la presque totalité des importations anglo-américaines, à commencer par le parlementarisme, la boxe et les danses de sauvages soulignées par la plus horrible des musiques; on se demande par quelle aberration nos contemporains préfèrent ces danses anti-esthétiques et de matérialité basse à nos belles et gracieuses danses traditionnelles, du menuet jusqu'à la sardane. C'est préférer un «comportement» insensé à une eurythmie pleine de charme.

Parlons donc du «comportement». La psychologie dite «objective» prétend remplacer la description de l'état d'âme par la notation du mouvement extérieur: procédé emprunté à la psychologie animale. Dans la psychologie animale, son emploi s'impose, et pour cause: nous ne savons rien et ne saurons jamais rien de précis sur la sensibilité telle que l'éprouvent intérieurement (ou si l'on préfère, psychologiquement) les organismes animaux ou végétaux. Nous sommes donc réduits à des analogies. Nous pouvons soumettre l'animal à des expériences qui portent sur la sensibilité aux actions physico-chimiques ou sur le plus ou moins de facilité à combiner des impressions sensibles et des réactions motrices; et même certains végétaux, n'a-t-on pas expérimenté qu'ils obéissaient à la loi de Weber? Nous pouvons compliquer les expériences

(1) Nous renvoyons à notre essai de classification de ce genre de faits. Voir notre *Inconscient*, Paris, Flammarion, 1916.

(2) Sur ces deux dernières questions, voir nos articles dans *Année Psychologique* 1923 et *Journal de Psychologie*, même année, ainsi que notre communication d'octobre 1923 à la *Société de Biologie* de Barcelone.

(3) R. TURRO, *Origines de la connaissance*, Paris, F. Alcan.

de façon à déterminer chez l'animal des réactions qui exigent une élaboration plus longue, sans pouvoir conclure à un processus psychologique ayant la moindre ressemblance avec l'effort conscient, rationnel et réfléchi de l'homme qui pense et raisonne. Nous constaterons des cas de tropisme, de sensibilité différentielle et même d'association; nous photographierons des mouvements d'expression; nous compterons le temps et le nombre d'essais qu'il faudra à un animal pour se frayer un chemin, avec plus ou moins de facilité, par les détours d'un labyrinthe; nous soumettrons les fourmis à des épreuves d'orientation et les abeilles à des tests de couleur: nous aurons recueilli des données utiles, il n'y a pas de doute.

Mais de là à conclure que l'étude du «comportement» soit destiné à révolutionner la psychologie, il y a loin. Nous croyons cependant que, pour l'étude du jeune enfant, dont la vie psychique nous échappe, l'examen du «comportement» nous donnera certains renseignements, et qu'il est parfaitement scientifique de rechercher à quel moment l'enfant commence à suivre du regard un objet en mouvement, comment se manifestent ses premiers essais de langage, ou dans quel sens se fait la sélection de ses mouvements. Et même chez l'adulte, le geste, l'expression du visage, les intonations de la voix seront étudiés avec profit. Mais ce sont là des documents épars, rien de plus.

Disons même que cette science risque parfois d'être singulièrement trompeuse: en effet, le nombre de mouvements étant limité et le nombre de nuances dans les sentiments ne l'étant pas, le même mouvement servira nécessairement à des nuances psychologiques très diverses; bien plus, le même «comportement» apparent répond, chez des individus différents, à des attitudes mentales fort distantes et à des réactions intérieures qui ne se ressemblent pas. Et si le sujet observé ne prête pas à l'expérimentateur l'aide de son observation interne, celui-ci n'arrivera à aucun résultat.

Une autre importation américaine, et du même envoi que le comportement, c'est la «réaction verbale.» La «réaction verbale» est une des trouvailles les plus intéressantes de l'hypocrisie dans l'ordre scientifique. C'est sous ce nom que nos «objectivistes» ont déguisé l'introspection dont ils ne veulent plus entendre parler, mais qu'ils tiennent à conserver comme recours dans les circonstances embarrassantes; ils la traitent en parente pauvre et la confinent dans une chambre sombre, tout en se réservant au besoin de lui demander des conseils ou même de lui emprunter de l'argent comptant. Voici un exemple de «réaction verbale». Supposons que nous fassions des expériences sur les associations d'idées. On mesurera le temps qu'elles durent, le «comportement» individuel, genre d'attention, attitudes; on est même parvenu à inscrire les mouvements qui accompagnent la préparation de l'attention: et notez que l'on a très bien fait. Pour l'essentiel de l'expérience, c'est-à-dire pour le processus associatif lui-même, on note, naturellement, la réponse que fait le sujet au mot inducteur, sa «réaction verbale», ou tout bonnement son association d'idées. Or, il est clair que cette association s'est produite par un

travail interne (le plus intéressant, n'est-il pas vrai?), et que le sujet se rend bien compte de l'effort mental qu'il a dû faire, de son hésitation, de son choix, de la réussite de sa réponse, des sentiments qu'il a éprouvés pendant cette épreuve: tout ce travail interne se double d'une observation du sujet par lui-même. Car vous le soupçonnez déjà, un sujet capable de se prêter à ce genre d'expérience est capable aussi de s'observer un peu. Or, la réponse du sujet est enregistrée par les «objectivistes» comme par tout autre expérimentateur. Seulement elle reçoit le nom de réaction verbale comme pendant aux réactions motrices qui constituent l'attention, aux réactions expressives et à d'autres mouvements ordinairement inconscients. Nous ne nous laissons pas d'admirer ce tour de passe-passe qui consiste à faire glisser habilement dans le gobelet aux réactions l'acte personnel du sujet et de présenter comme réaction verbale la réponse donnée par la conscience réfléchie.

Parlons franchement: au point de vue d'un comportement purement objectif, la réaction verbale devrait se réduire à la réaction *vocale*, c'est-à-dire aux interjections, aux cris et aux modulations de la voix. Encore faudrait-il que ce fussent des phénomènes purement réflexes, car s'ils traduisent un sentiment, l'intéressant pour le psychologue n'est plus le son vocal, mais le sentiment même; et en admettant que nous puissions noter aux appareils toutes les transformations organiques qui l'accompagnent, nous ne saurions rien de ce sentiment, si le sujet qui l'éprouve ne nous décrit pas ce qu'il ressent. Or, comment le fera-t-il, sinon par l'observation interne? Le sujet nous communique ses notations introspectives. Oserons-nous les qualifier de réactions verbales? N'est-il pas plus honnête de dire, carrément, que l'on a eu recours à l'observation interne?

Allons plus loin. Puisque nous parlons d'association, chacun sait, depuis Aristote, que nous associons non seulement nos idées, mais nos images mentales entre elles. L'étude des images mentales comme celle des idées nous conduit à admettre que ces éléments de la vie mentale apparaissent toujours associés. Un objet est pour nous un tissu d'associations anciennes et actuelles, acquises et présentes. Nous supposons qu'il en est de même chez certains animaux, au moins chez les vertébrés supérieurs, dont le système nerveux présente des centres de sensibilité et un réseau de voies d'association, en supposant de plus qu'il existe un certain parallélisme entre les voies d'association qui unissent les différentes parties du cerveau terminal et la possibilité d'associer consciemment les images mentales.

L'observation constate en effet chez les animaux supérieurs, des associations entre les impressions sensibles. Pourtant, comme ce n'est jamais que par analogie et par à peu près que nous nous figurons les fonctions mentales des animaux, il a paru nécessaire à certains physiologistes de procéder avec une plus grande rigueur et Pawlow a réussi des expériences célèbres, qui semblent établir la possibilité de provoquer chez le chien, au moyen d'impressions associées, le réflexe salivaire qui suit normalement l'impression directe pro-

duite par la nourriture sur les sens. Il a constaté ensuite que, une fois constitué, ce réflexe associatif ou «conditionnel» exigera, pour se reproduire, la répétition de la même excitation associée, exactement, que celle qui a servi à le former, et qu'une excitation voisine, mais tant soit peu différente, ne suffira pas à le provoquer.

Est-il légitime de regarder ce fait comme propre à donner une mesure de la sensibilité animale? La thèse est discutable. Il semble plutôt que ce soit là un mécanisme singulièrement étroit. Si vraiment les associations d'impressions du chien suivaient les lois du réflexe conditionnel, il faudrait avouer que la sensibilité de l'animal serait très pauvre et strictement mécanisée. Or, une telle conclusion semble contredite par le «comportement» du chien qui, croyant reconnaître son maître, se précipite vers une autre personne, si celle-ci présente avec son maître quelque ressemblance; mais arrivé plus près et averti de son erreur par une image plus nette, le chien retourne sur ses pas et montre sa déception par son attitude. Cela prouve suffisamment que les images mentales du chien s'associent et se dissocient, dans les cas normaux, d'une manière beaucoup plus variée et moins pauvre que le réflexe conditionnel ne permettrait de le supposer et qu'à l'ordinaire, sa sensibilité est moins unilatérale.

Que conclure, sinon qu'il est dangereux de tirer des expériences de Pawlow une notion quelconque relative à la vie mentale du chien? Ce n'est pas encore la théorie du réflexe conditionnel, pensons-nous, qui ruinera la psychologie au profit d'une synthèse purement objective.

Où se révèle particulièrement la faiblesse du système mécaniciste qui, avoué ou non, forme la charpente du dogme objectiviste en psychologie, c'est dans la question des mouvements volontaires. A écouter non seulement Bechterew, qui sait truquer les théories, mais nombre de matérialistes plus naïfs, le mouvement volontaire ne serait qu'une complication du mouvement réflexe. Et de fait, à considérer la question d'un point de vue exclusivement physiologique, il paraît légitime de soutenir qu'en s'élevant des réflexes localisés aux mouvements plus complexes, on passe par une série de réactions, copiées sur le réflexe simple et ne différant entre elles que par le nombre des intermédiaires et par le temps de latence qui s'écoule entre l'excitation et la réaction; dans les mouvements commandés par l'écorce cérébrale, n'avons-nous pas aussi l'arc réflexe, qui part de l'excitation et aboutit au mouvement de réponse du sujet? Sans doute cela suffit-il au physiologiste. Mais le psychologue se contente difficilement d'une solution aussi simpliste. En effet, «l'attitude mentale», pour employer une expression récente, varie singulièrement, qu'il s'agisse d'une part d'un réflexe réglé une fois pour toutes, comme le réflexe pupillaire, le réflexe rotulien, la toux, le bâillement, la déglutition, ou même d'ensembles plus larges de réflexes tels qu'en présentent les mouvements de défense, et d'autre part qu'il s'agisse de mouvements précédés d'une délibération et orientés vers un but posé par le sujet conscient, comme

les mouvements de quelqu'un qui accomplit une action dont il a d'abord conçu l'intention, puis s'est représenté l'exécution avant que de l'accomplir. L'observation objective, l'analyse du comportement suffira déjà à indiquer la différence entre le mouvement à proprement réflexe et le mouvement volontaire; elle pourra nous renseigner sur l'action du sujet et nous apprendre si celui-ci a agi par impulsion extérieure, mécanique, ou au contraire par impulsion interne.

Pour pousser plus loin l'analyse et savoir si cette impulsion interne a obéi à une poussée affective dont le sujet n'a su se défendre, ou si son consentement et son libre choix y sont impliqués, le comportement ne suffira plus et c'est à l'observation interne qu'il faudra recourir. L'essentiel, en effet, dans un tel processus, n'est pas physiologique, mais psychologique; le physiologiste, en voulant se substituer au psychologue, tourne le dos à la réalité.

En résumé, il nous paraît nécessaire d'établir une distinction entre la psychologie objective comme système dogmatique et les recherches concrètes et précises par lesquelles la méthode objective peut, concurremment avec les autres méthodes, enrichir nos connaissances psychologiques.

La *méthode* objective est utile et féconde, et particulièrement pour l'étude des fonctions inconscientes nous pouvons attendre d'elle d'excellents effets. Mais le *dogme* objectif, le système étroit et borné des auteurs qui prétendent substituer les seuls procédés objectifs à l'ensemble des méthodes employées par les psychologues, ne peut s'expliquer que par des raisons étrangères à la psychologie, soit par la prétention de certains physiologistes qui croient leur science plus précise que la psychologie et ne conçoivent de science que du mécanisme, soit par le désir, très répandu chez les biologistes contemporains, de battre en brèche tout ce qui éveillerait le moindre soupçon de spiritualité et particulièrement de viser, à travers le spirituel, les fondements de la pensée religieuse. Il n'est pire intolérance en vérité que celle des gens de demi-savoir, si ce n'est celle du spécialiste qui s'imagine que l'univers entier tient dans le champ de son microscope ou, à compter largement, entre les quatre murs de son laboratoire.

Si, dans cette dernière partie de notre étude, nous nous sommes attardé quelque peu à parler des critiques soulevées par les objectivistes contre la méthode d'observation interne, notre intention n'a pas été tant de défendre l'introspection qui, nous l'avons vu, compte trop de résultats précieux à son actif pour avoir besoin d'un défenseur, que de faire passer la méthode objective elle-même par un procédé d'épuration, afin d'en sauver ce qui est bon.

Quant aux deux premières parties de cette étude, elles ont eu pour but de préciser l'emploi de l'observation interne aussi bien au point de la métaphysique qu'au point de vue de la psychologie comme science.

GEORGES DWELSHAUVERS.